

TEMPERATURE

Du 10 juin 1901.

Table with 3 columns: Direction, Fahrenheit, Celsius. Rows for Washington, D.C., and Louisiana.

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 10 juin. Indications pour la Louisiane. Temps — beau mardi et mercredi; vents frais du sud.

L'ABELLE A BUFFALO.

LES LECTEURS DE L'ABELLE QUI VISITERONT L'EXPOSITION PANAMERICAIN DE BUFFALO, TROUVERONT LE JOURNAL EN VENTE, ENTRE AUTRES ENDROITS, AU BUFFALO CIRCULATION DU BEAU, 305 MAIN STREET.

Retour triomphal

-DU-

Haut Commissaire

-DE-

L'AFRIQUE DU SUD.

Le haut commissaire de l'Afrique du Sud a reçu, à son arrivée en Angleterre ces jours-ci et à Londres, un accueil triomphal. Félicité à son débarquement par le maire et l'incorporation de Southampton, il a trouvé pour l'attendre à la station de Victoria une brillante compagnie à la tête de laquelle s'élevaient le premier ministre, lord Salisbury, le commandant en chef, lord Roberts, le ministre des colonies, M. Chamberlain, le premier lord de la Trésorerie, M. Balfour, le ministre de la guerre, M. Brodrick, le lord chancelier Halsbury et la plupart des membres du gouvernement.

Une foule qui s'était massée dans la gare et à ses abords et qui avait chaleureusement acclamé les grands personnages dont on vient de lire les noms a accueilli le haut commissaire avec une réception enthousiaste. C'est au milieu des hurrahs que le cortège s'est mis en marche pour mener le héros du jour au palais où le roi Édouard l'a accueilli avec une affabilité reconnaissante.

Un lunch a réuni au Colonial Office les principaux membres du cabinet avec l'heureux objet de manifestations de gratitude. La journée ne s'est pas terminée sans que sir Alfred Milner eût appris que le roi, sur la proposition unanime de ses ministres, l'avait jugé digne d'une éclatante récompense et avait décidé de le récompenser par le Royaume-Uni.

En vérité, le nouveau lord Milner de Capetown serait difficile s'il ne se déclarait pas satisfait. Si vraiment sa santé ébranlée a besoin de repos et d'un changement total de milieu, rien ne pouvait mieux inaugurer cette ère de détente ni contribuer davantage à reconstruire les forces du haut commissaire que cette pompeuse et cordiale réception.

Lord Milner n'a qu'à jeter un regard en arrière pour mesurer son bonheur : quand il partait

en 1897 pour l'Afrique du Sud, troublé, épuisé par l'attente de l'expédition, il devait se demander avec quelques inquiétudes sous quels auspices s'accomplirait son retour et s'il ne verrait pas au contact de difficultés et de périls incomparables s'enfoncer sa réputation si rapidement conquise à l'Université, dans le journalisme, en Egypte, à la tête d'un grand service financier public.

L'exemple d'un de ses prédécesseurs, de sir Bartle Frère, de ce préconçu parti pour l'Afrique avec tout le prestige d'une longue carrière brillamment fournie, aux Indes et revenu discrédité, impopulaire, mal vu d'un gouvernement qu'il avait compromis non moins que de la nation qu'il avait déçu, était là pour le préoccuper, sinon pour l'alarmer. Ces sinistres prévisions ne se sont pas réalisées.

Lord Milner, après quatre ans de gouvernement, après deux ans d'une guerre terrible, rentrée dans son pays avec une auréole presque aussi éblouissante que celle qui environnait la tête du maréchal Roberts. Là où d'autres ont laissé leur renommée, leur crédit, leur vie même, il a récolté lauriers et récompenses. Fonctionnaire civil et pourtant responsable en partie de ces combats auxquels il ne prend pas part et de cette effusion du sang des autres, il a, tout comme un soldat favorisé par la fortune, ramassé sur le champ de bataille titres, décorations et gloire.

Lord Milner est un homme heureux, tout le proclame, et il doit en être lui-même pénétré. Et pourtant il ne faut pas se dissimuler que, dans ce retour triomphal, il y a je ne sais quelle fausse note qui, pour une oreille délicate — entendez pour une conscience droite — suffit à en gêner l'harmonie.

DEUX LITTERATEURS ANGLAIS.

Walter Besant, un littérateur anglais mort avant-hier à Hempstead, était né à Portsmouth en 1838. Elevé au Collège royal de Londres, puis au Christ Collège à Cambridge, il se destina d'abord à la carrière ecclésiastique, abandonna la théologie pour l'enseignement, accepta une place de professeur au collège royal de l'île Maurice, mais ne l'occupa que peu de temps et fut forcé par l'état de sa santé de rentrer en Angleterre. Il se consacra dès lors à la littérature et publia quelques ouvrages sur la littérature française.

Études sur l'ancienne poésie française, "studies in early French poetry," 1863; les humoristes français, "the French humorists," 1873, et une édition de Rabelais pour la collection des classiques étrangers. Comme secrétaire de l'association pour l'exploration de la Palestine, il a publié, avec l'orientaliste Palmer, une Histoire de la Palestine, 1871, et un recueil de cartes et de plans de la Palestine occidentale.

Enfin il a donné plusieurs nouvelles, entre autres : la Révolte de l'homme; Divers genres des conditions de l'homme; histoire incroyables (All Sorts and Conditions of Men; an impossible story); la Chambre du Capitaine (the Captain's Room); l'Oncle Jacques; la Cloche de Saint-Paul (the Bell of S. P., 1889), etc. Il a collaboré à diverses revues et fourni des notices biographiques au New Plutarch.

Robert William Buchanan, le

littérateur anglais mort hier à Londres, était né en août 1831. Il fit toutes ses études à Glasgow et débuta en 1860 par un volume de vers Understones. Doué d'une grande fécondité, il a donné successivement :

Idylles et Légendes d'Inverburn [1865]; Poèmes de Londres [1866]; une introduction de Balades danoises [1866]; la chute de Napoléon [1871], drame lyrique dans lequel il laisse éclater son antipathie pour la France; les Poètes de l'École Sensualiste [1882], attaque violente contre les poètes Swinburne et Rossetti et qui donna lieu à des réponses non moins vives de M. Swinburne et à une longue polémique. Se tournant vers le roman, il fit paraître l'Ombre du glaive, 1876; l'Enfant de la nature, 1879; Dieu et l'homme, 1881; le Martyr de Madeline, 1882; Aime-moi toujours, 1882; le Tremblement de terre, ou Six jours de sabbat, 1885; le Nouvel Abélard, 1885. Il a fait représenter, en outre, sur divers théâtres de Londres, des comédies et des drames et a donné des éditions complètes et de choix de ses poésies.

Le référé du "Figaro."

Lendemain du coup d'Etat.

La résistance en référé.

Un jugement qui vaut un arrêt.

Nous lisons dans le journal "Le Matin" à la date du 26 mai dernier :

M. de Rodays a introduit, hier, contre M. Antonin Périer, un référé dans le but d'obtenir une ordonnance le réintégrant, avec l'aide du commissaire de police au besoin, dans ses fonctions de rédacteur en chef du "Figaro".

A cinq heures, M. Périer est arrivé au Palais. Quelques minutes après, accompagné de Me Brunet, son avocat, il pénétrait dans le cabinet de M. le président Baudouin, où entraient en même temps Me Collin, avocat, et Me Edmond Seligmann, représentant M. de Rodays.

Au bout de trois quarts d'heure environ, M. Antonin Périer, Me Seligmann et Me Brunet et Collin sortaient du cabinet du président. On apprenait alors que M. Baudouin s'était, à raison du caractère commercial du litige, déclaré incompetent pour statuer sur la demande de M. de Rodays.

A signaler dans la grande salle des Pas-Perdus, pendant qu'étaient lieu dans le cabinet de M. Baudouin les débats non publics de l'affaire, la présence de quelques magistrats, de M. Prestat, président du conseil de surveillance de "Figaro", et de nombre d'avocats et de journalistes, tous attendant curieusement la décision du président du tribunal.

Le jugement

Voici le texte du jugement rendu par M. le président Baudouin :

"Nous, président,

Attendu que la juridiction des référés repose sur le même principe que celle du tribunal civil; que dans tous les cas où le tribunal est incompetent pour

connaître de la demande au principal, le président l'est également en référé quant aux mesures provisoires et d'urgence qu'il y aurait lieu d'ordonner;

Attendu que la Société du "Figaro" est commerciale de sa nature; que par suite les questions concernant son administration présentent le même caractère et ressortissent au tribunal de commerce.

Qu'il en est ainsi spécialement du différend qui s'élève entre de Rodays et Périer; que l'écrivain prétend, en effet, que de Rodays a donné sa démission de co-gérant du "Figaro"; qu'aux termes des statuts, celle-ci n'a point à être acceptée par l'assemblée générale, et que par cela seul qu'elle a été donnée, il est en droit, suivant l'article 10 in fine du pacte social, d'assumer seul la gestion ainsi qu'il l'a fait; que le litige soulevé par cette prétention s'agit entre deux co-gérants d'une société commerciale et rend nécessaire l'interprétation des statuts; qu'il relève exclusivement de la juridiction commerciale.

"Par ces motifs, "Nous déclarons incompetent".

Comment Léon XIII reçoit les Artistes.

Impressions Vaticanes.

L'autre matin, écrit M. Boyer d'Agén, sous une date récente, j'étais à Rome, où me ramenant trop souvent des études trop longues, que je n'achèverai jamais. Et je flânais, ce matin-là, autour du Vatican, à écouter l'heure sonner au grave campanile de l'immuable San Pietro et à regarder, à l'ombre de la géante colonnade du Bernin, passer le petit monde des touristes sur cette place immense, où ils ne laissent guère plus de trace que cette vapeur légère, poissée d'arc-en-ciel, qu'il n'est le soleil en venant boire à la double coupe et au double jet d'eau que Maderno — tel un Ganymède moderne — érige là pour le plus ancien Dieu et, Dieu merci ! le plus vivant encore.

Tiens, Bernstamm !... Et moitié russe, moitié français, le sympathique sculpteur de presque toutes les célébrités du trône et du théâtre, de me raconter, avec un verbiage de mamamouchi et une naïveté d'enfant, qu'après avoir portraituré le Tsar, il caressait l'ambition de "faire" le Pape. Un grand musée parisien, qui se réservait d'exposer les premières figures du Vatican en une "première" digne de Paris et de Rome, lui avait donné la mission d'aller chercher sur place Léon

XIII et sa Cour, à peu près ainsi simplement que le bon sire de Baudricourt invitait la bonne pucelle de Domrémy à aller chercher le Roi à Bourges.

— Et ce sont toutes vos lettres d'introduction ? — "Bast ! me répondit-il en levant sa tête de négrillon crépu vers les fenêtres du Pape qui s'ouvrait chaudièrement au soleil de la place, l'appartement n'est qu'au deuxième étage. Et, insistait-il encore, vous l'avez monté tant de fois !..."

Malgré la flatterie d'une telle réponse, un fou rira me prit que l'artiste teta ne voulait pas comprendre. Comprendrait-il mieux l'observation que j'allais ajouter, en lui faisant signe d'enjamber la colonnade du Bernin qui lui paraissait si petite, et de sauter à pied jointe dans ce deuxième étage du palais pontifical si accessible à ses yeux.

— Quandirez-vous chez le Pape ? — Justa Bernstamm sans se décourager. C'était un des jours derniers de l'octave pascale. Depuis l'heure la plus matinale, les petites carrozelles, — si amusantes à voir somnoler, hommes et bêtes à la fois, par les matinées ordinaires et sous le bon soleil de la placide colonnade, — menaient un bruit à réveiller toute la place de Saint-Pierre, où elles volaient comme des moches. Et, comme des moches, remplissant tout le portique de leur bourdonnement, les petites folles s'engouffraient une à une sous la dernière arcade, devant les hautes escaliers du Portone di Bronzo où mettaient pied à terre les femmes en mantille et les hommes en frac, tout le monde en noir strict, sans gants.

J'avais heureusement obtenu pour mon ami un billet d'audience publique, et j'avais encore le temps de le faire bien placer en Sixtine avant l'arrivée du Saint-Père que, là du moins, il verrait en toute certitude. Quant à voir Léon XIII dans ses appartements privés, seul un artiste le pouvait espérer sur la faible garantie de ma nulle influence. Et, comme nous montions par la cour Saint-Damase, vers le deuxième étage du Vatican, je ne pus m'empêcher d'insister encore :

— Voyons ! Vous avez votre billet en poche ?

— En poche du pardessus, au vestiaire ! Décidément, Bernstamm jouait son César au Vatican. L'alcaja était redite, et nous n'avions plus qu'à essayer de passer, sans nous noyer, notre Rabicon qui pouvait bien ressembler, par ses eaux transparentes, à l'escalier royal de marbre blanc qui nous éblouissait et dont les infimes petites marches, semblables à des vagues rythmiques et menues, nous portaient insensiblement chez le Pape.

Passée la salle Clémentine où le piquet des dames suisses, hallebarde au pied, nous présente les armes, mon compagnon de marche prend pour des cardinaux les domestiques en livrées rouges de la pièce des "Bassolanti", qui s'empresent vers nos chapeaux. Bernstamm fait mine de leur baiser les mains. Je l'entraîne aussi loin que je peux. Déjà, nous sommes dans la pièce des gardes palatins, où le doyen des "Sedarii", en jupe courte et noire sur colotte courte et noire, comme le frac qui les complète, fait préparer par ses douze hommes rouges la petite chaise à porteurs toute rouge où le Pape montera tout à l'heure. Halte-là !... Mon "fidus Acates" ne peut aller plus loin sur l'escalier de bois où il s'affaire avec ses moribondes espérances. Que fera-t-il, si seul et si longtemps ! Pourvu qu'il son langage bâtarde on ne le prenne

pas pour un Kasse déguisé en Français, et peut-être pour un nihiliste se cachant sous le frac ! Et tout à son ennui et à sa gêne extrême, je n'ai plus dans le mouvement des soldats et des monsignors qui m'entraînent, qu'à lui serrer les mains et à lui recommander la patience.

— Et surtout, pas un mot à personne, même si l'on vous interroge ! Muet comme cet escabeau, hein ! Les antichambres que je traverse se remplissent de monde. C'est la maison du Pape au grand complet, chacun stationnant dans sa pièce réservée que ne lui permet pas de dépasser le cérémonial de céans. Voici les gardes nobles, sabre au clair et jurgulaire au menton, sous les ordres de leur colonel exempt, le sympathique comte Camille Pecci, qui s'appuie sur la croupe de son commandement comme sur une badine de boulevard. Voici la salle du Trône, et voici le maître de chambre, Mgr Ogianno de Azevedo, qui arrive en maletta de son ordre, par une porte de côté. En lui exprimant mes hommages, je lui demande la faveur d'introduire chez le Saint-Père un sculpteur de talent qui m'a accompagné jusqu'à l'anticamera et qui y attend la décision de l'Excellence.

— Pourquoi n'avoir pas sollicité cette audience, selon les règles ? répond-il avec autant de politesse que de froideur. Et, sur ses souples escarpins, il glisse et disparaît. J'ai le temps de saluer le très distingué colonel des gardes suisses, M. de Carcen, qui veut bien me féliciter d'une conférence prononcée, un des jours précédents, au Palais de la Chancellerie, et manifeste le regret que la langue française ne se fasse pas plus souvent entendre aujourd'hui, dans cette Rome germanisée où Chateaubriand et ses émules avaient jadis, fait école. Voici le cardinal Mathieu : mais aux premiers mots de ma prière, je sens que je suis in, j'urt et que personnel, sinon Léon XIII lui-même ne m'écouterait.

— Et si j'en parlais franchement au Saint-Père ? dis-je à son obligant neveu. — C'est cela, parlez en au Saint-Père. Et tenez, on vous fait signe d'avancer.

Du fond de la dernière antichambre où la portantine et ses porteurs ont fini par accéder pour recevoir Léon XIII, sur le seuil du cabinet pontifical entrouvert, Mgr de Azevedo m'invente, de la main, à traverser le vaste salon et le cortège qui y stationne. Hardiment, j'obéis et je m'incline, comme un faible roseau, en passant devant toutes ces grandes réunions en antichambre, — tels des chênes superbes. On se regarde avec intrigue et l'on attend avec curiosité. Combien de temps, en effet, le maître va-t-il retener auprès de lui son visiteur ; car n'est-ce pas, montre en main, qu'une Cour peut juger aux minutes et aux quarts les faveurs souveraines.

J'arrive enfin devant la porte entrouverte sur le spectacle le plus impressionnant qui soit réservé à un chrétien appelé à contempler l'auguste représentant que son Dieu s'est choisi sur la terre. Mon haut introducteur, me précédant, s'avance au milieu du cabinet, fait une génuflexion profonde et prononce mon nom, que répète, du fond d'un fauteuil doré, au fond d'un cabinet rouge, une voix encore fortement timbrée de vieillard où je reconnais Léon XIII.

— Très Saint-Père... essayé-je de dire en maîtrisant mon émotion devant la vision blanche qui se dégage, admirable de vie et de santé, entre la pourpre clair d'un long manteau qui, rejeté

sur les épaules, recouvre frileusement Léon XIII, plus blanc que sa soutane immaculée et qui la fourrure d'hermine qui frissonne en neigeant à son cou. Et plus chaud que les soies précieuses et les laines épaisses du vêtement pontifical, plus brillant que l'or de la croix pectorale et que les diamants éblouissants de la bague qui alourdit la longue main se reposant dans la vôtre, c'est le rayonnement intense de ces deux petits yeux pleins de vie où vous sentez passer l'intensité de la vie même de presque tout un siècle, à terme duquel ce grand vieillard comme un soleil à la chute de plus long jour, ne voit pas encore arriver le soir et son repos bien gagné....

— Et maintenant, Saint-Père, osez-je dire en terminant une longue conversation qu'il m'a permis de rapporter aujourd'hui, je désirerais solliciter de Votre Sainteté une faveur.

— Parlez encore, voyons ! — Un ami, un artiste, a voulu m'accompagner jusqu'aux antichambres pontificales, et Votre Sainteté mettrait le comble à plus ardent de ses desirs, si Elle lui permettait de déposer à Ses pieds les hommages les plus pieux d'admiration et de reconnaissance.

— Et cet artiste est... — Un de nos bons sculpteurs de France.

— Un artiste français, et qui ne fait pas de politique, assurément ! Oui, oui, je le recevrai volontiers. Où est-il ? — Le cérémonial du Vatican ne lui a pas permis de franchir les salles de Vos gardes.

— Oh ! il est alors bien loin. Et voici l'heure de descendre et Sixtine.

— Je suis confus d'abuser... — Non ! j'ai plaisir, au contraire, à vous être agréable. Il n'est pas, non plus, mécontente un artiste. Les vrais artistes sont des poètes, et les poètes sont les fils privilégiés de Dieu. Elle rejoindra votre ami. Tenez vous sur le passage de mes gardes dans une des chambres de l'antichambre où je pourrai vous voir. Alors je m'arrêterai et je recevrai votre camarade. A tout l'heure !

A ces mots, je me relève et j'embrasse longuement la blanche douce main que Léon XIII, bienveillamment abandonné dans la mienne, — tel un léger et froid bijou d'ivoire, — tout à l'heure que la conversation a duré Sans trop m'inquiéter de mécontentes que j'ai dû faire à la porte du cabinet pontifical, je traverse la Cour du Pape en m'inclinant un peu moins profondément que tout l'heure. Et, tout heureux de la nouvelle que j'apporte à Bernstamm, je me dirige vers la première antichambre où il a vu passer tant de monde, et où il désespère à son tour de passer. Pourvu que quelque familiarité indignée de voir, demi-heure près cet homme muet comme son escabeau, ne l'ait pas fait jeter à la porte ! Pourvu que mon ami aussi bavard en français qu'en russe, ne se soit pas avisé de trop parler et de passer pontifical sous son frac noir de parfait légionnaire ! N'est-il pas mort ? Vit-il encore ? Oui, le voici. Je lui fais signe, et il arrive. Il accourt même, et de peur de tout compromettre par cette pétulance antivaticanesque, je lui fais énergiquement signe de marcher posément dans les chambres du Pape.

— Il est parti ? a-t-il encore la force de dire. — Non, il arrive ! — Mais il s'en va ! ajoute-t-il en défilant.

J'entends son rire sanglotant.

Fouilleton

-DE-

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 21 mai 1901

Victimes de Paris

Par Ernest Daudet.

SECONDE PARTIE.

Ce même jour, vers une heure, dans la petite maison du faubourg Poissonnière, toute assemblée par les brames de décembre, deux les voltaires qui passaient dans la rue faisaient trembler les fragiles murailles, Estelle Villeroy attendait son mari et se

ils étaient sortis tous deux, dès le matin, Ninette pour se rendre chez M. le député, Villeroy pour continuer les incessantes démarches auxquelles il se livrait en vue de trouver un emploi, démarches toujours pénibles, souvent humiliantes, restées vaines jusque-là et qu'il était tenu de poursuivre jusqu'à un jour où elles auraient enfin réussi.

En quête d'une position, le pauvre homme parcourait ainsi Paris d'une extrémité à l'autre, par la chaleur ou par le froid, sous le soleil ou sous la pluie, tantôt au Nord, tantôt au Midi, espérant un jour être admis comme homme d'équipe dans une Compagnie de chemin de fer, ou comme alimuteur de reverbers à la Compagnie du gaz ; un autre jour entrer chez un libraire pour empaqueter des livres ou chez un droguiste pour piler des oris-taux, ou encore chez un médecin pour ouvrir la porte, quelque part enfin où pourraient être utilisées ses bras vigoureux et sa bonne volonté.

Il avait également sollicité un kiosque de journaux, une médaille de marchand des quatre saisons, une place de concierge, un emploi de chantre dans les églises, et enfin, il s'était fait inscrire dans plusieurs bureaux de placement en qualité d'homme prêt à tout accepter et à exercer tous les métiers qui ne nécessitaient pas des connais-

sances techniques. La multiplicité de ses tentatives auxquelles il n'avait dû jusque-là que des occupations intermittentes l'obligeait à d'innombrables allées et venues. Souvent, il ne trouvait personne. D'autres fois on l'engageait à revenir quand on aurait pris des renseignements. Il arrivait même qu'on ne daignât pas le recevoir et qu'il ne parvenait jusqu'au patron qu'à force de visites, d'attentes, d'insistance et pour s'entendre dire le plus souvent qu'on n'avait besoin de personne où qu'il ne convenait pas.

Il rentrait alors harassé, crotté, découragé, lamentable, désespéré de son oisiveté, le cœur gros de révolte contre le destin qui semblait se rire de ses efforts et contre cet abominable Paris, trompeur et faiseur de dupes, si séduisant vu de loin, si cruel à l'égard de ceux qui venaient y chercher fortune et auxquels, après les avoir attirés, il n'assurait même pas le pain quotidien.

Il la maudissait, cette ville de luxe et de misère, flambeau lumineux pour les heureux de la vie, souterrain sombre et sans issue pour les pauvres héros, et ce n'était pas trop alors du tendre élan de sa vaillante femme pour le ramener.

Par bonheur, elle avait le don des paroles qui reconfortent. Dans les ténèbres de leur triste existence, elle faisait briller l'es-

poir. Elle excellait à le convaincre que les mauvais jours ne dureraient pas, que ce n'était qu'un temps d'épreuves à passer et qu'à deux ans de là Ninette gagnerait assez pour subvenir à tous les besoins de la famille.

Elle raimait son courage. Après s'être formé, au contact de son affection, un faisceau de forces nouvelles, Villeroy reprenait ses courses de Juif Errant. Mais quand il était parti, c'était à son tour à elle de tomber accablée. En sa présence elle taisait ses inquiétudes et ses angoisses. Seule, elle en subissait la torture, se demandant comment on vivrait jusqu'au jour en vue duquel on était venu se fixer à Paris.

On devait à tous les fournisseurs du quartier ; avec le propriétaire, on était en retard d'un terme. Lorsque au commencement de chaque mois, arrivait d'Anney la maigre pension de la municipalité, elle était absorbée en quelques heures.

Les pauvres bijoux du ménage avaient été engagés. Il fallait se priver de tout. On se nourrissait de pain et de pommes de terre ; on ne buvait que de l'eau. Un état fait des temps heureux où la-bas, en Savoie, on avait à foison le poisson du lac, les légumes et les fruits du jardin, les œufs, le laitage, et une fois par semaine le pot-au-feu. Quelle triste vie que celle d'a-

voir. Elle excellait à le convaincre que les mauvais jours ne dureraient pas, que ce n'était qu'un temps d'épreuves à passer et qu'à deux ans de là Ninette gagnerait assez pour subvenir à tous les besoins de la famille.

Des larmes emplissaient ses yeux au spectacle du dénuement qui couronnait les vieilles espérances dont elle avait cru la réalisation prochaine. Ces espérances, elle les gardait toujours. Mais quand se réalisaient-elles ? Que fallait-il cependant pour mettre fin à tant de légitimes appréhensions ? Rien ou presque rien. Que Villeroy trouvât enfin une place, et la tranquillité renaîtrait dans la maison battue maintenant par la tempête.

Cette place, était-il possible qu'il ne la trouvât pas ! Non, il la trouverait. L'épreuve durait depuis longtemps. Le ciel ne voudrait pas la prolonger et peut-être Ninette et son père allaient-ils, en rentrant, rapporter de meilleures nouvelles ?

Le malheur était qu'ils ne rentraient pas. Estelle entendit une heure sonner à la vieille horloge, venue avec eux d'Anney et toujours luisante dans sa gaine de bois. — Comme ils sont en retard ! pensa-t-elle.

Son ouvrage tombait de ses mains lassées. Elle se leva en soupirant, jeta un regard de sollicitude sur le barreau où dormait son fils et s'approchant, dolente, de la fenêtre, elle appuya son front aux vitres glacées d'où, à travers un voile de buée, on apercevait le jardin qui s'étendait entre le petit pavillon qu'habitait les Villeroy et le bâtiment principal construit en façade sur la rue.

Soudain un cri de joie entra ouvert sa bouche. Dans le jardinait sans feuilles et tout boueux, elle venait de voir apparaître une figure amie, celle de Mme Guionnet.

La grosse dame, les jupes troussées jusqu'aux genoux et un panier au bras, marchait aussi vite qu'elle pouvait, soufflant, suant, malgré la rigueur de la température, le visage écarlate et plus que jamais élargi par les boudins gris descendant au long de ses joues sous un chapeau tyrolien ornementé posé sur la tête.

Estelle courut ouvrir et Mme Guionnet entra en demandant : — Est-ce que j'arrive à temps ? A-t-on déjeuné ?

— Pas encore, répondit Estelle. Villeroy et Ninette ne sont pas rentrés. Je les attends. — Fumeux, fumeux. Voilà des siècles qu'on ne s'était vu, mes enfants. J'en avais le cœur tout gros. Alors, ce matin, j'ai dit à Guionnet que j'allais venir déjeuner avec vous. Mais j'avais si

peur d'être en retard et de vous trouver sortant de table. Enfin, tout est bien puisque vous êtes encore à jeun. Mettez mon couvert, ma chère....

— C'est que nous n'avons rien de bien bon à vous offrir, madame Guionnet, balbutiait Estelle toute honteuse d'être prise au dépourvu.

— Ne vous troublez pas, madame Villeroy, j'apporte ce qui vous manque : un poulet rôti, de belles poires, un litre de cacheté.

— Et vous avez apporté tout cela de chez vous ? — C'était un peu lourd. Mais j'ai prié l'omnibus.

Elle débarrassa ses provisions, joyeuse, affairée et quand ce fut fini, ses yeux rencontrèrent ceux d'Estelle ; elle y vit la rougeur les larmes.

— Ça ne va donc pas ? demanda-t-elle. — Non, ça ne va pas, avoua Estelle se laissant arracher son secret. Nous avons bien des peines.

— Parbleu, je m'en doutais. Ne vous voyant plus, j'ai pensé qu'il y avait quelque chose que vous n'osiez dire. C'est même ce qui m'a décidé à venir. Mais, pour-quoi me cacher vos chagrins ? Vous êtes trop fière, mes amis, et c'est mal répondre à l'affection qu'on a pour vous que de nous faire des mystères. Voyons, qu'y a-t-il ? — Il y a que Villeroy est toujours sans place, que nos resour-